

Les représentations de l'exil dans le roman négro-africain d'expression française

Jaouad Boumaajoune
Université Abdelmalek Essaadi - Tétouan - Maroc

Il est certes vrai que l'exil est un thème très ancien dont les configurations varient selon les contextes géographiques et sociohistoriques. C'est un état de fait qui se trouve souvent associé à toute une série de sentiments négatifs tels que la solitude, l'isolement, l'errance, le nomadisme, l'aliénation et le dépaysement qui font vivre l'être exilé sous l'influence d'une tension permanente entre l'ici infernal et l'ailleurs paradisiaque, entre l'espace idéalisé qu'il a quitté et l'espace hostile qu'il a été conduit à occuper de grès ou de force, entre le moi actuel traumatisé et le moi enchanté d'autrefois.

Or, un examen plus détaillé de cette problématique nous fera comprendre qu'il s'agit plutôt d'une réalité ambiguë, complexe et hautement subjective. Les causes et les conséquences de l'exil ne pourraient être les mêmes pour tous ceux qui l'on vécu. Ainsi, si la situation d'exil est conçue par certaines personnes comme un malaise existentiel et identitaire lié au déchirement psychologique et culturel qui en découlent, d'autres personnes y voient, par contre, une expérience émancipatrice et très enrichissante. En fait, cette représentation dichotomique ne date pas d'aujourd'hui. Ses origines sont très lointaines : elles remontent à la genèse même des sociétés humaines. Les livres saints (La Bible, Le Coran...) nous montrent, à travers l'éloignement d'Adam du paradis et les départs d'Abraham et de Mohamed pour des contrées quasi inconnues, comment l'exil peut passer aisément du statut de châtement divin à celui d'épreuve salvatrice.

En tant que thème littéraire, l'exil représente dans la littérature négro-africaine, tout comme dans les autres littératures du monde, « un espace dont chaque élément est à la fois perçu comme un négatif chargé de laideur et d'inhumanité et, à des moments privilégiés de paix, comme un lieu révélé, un univers positif et accueillant »¹. C'est une thématique qui traverse les écrits des différentes générations d'écrivains qui se sont succédé sur la scène littéraire africaine. À commencer par celles des années 1910-1920 qui devait faire face aux clichés dépréciatifs véhiculés par les colons

¹ Jacques Madelain, *L'errance et l'itinéraire*, Paris, Sindbad, 1983, p.73.

« Blancs » qui qualifiaient les nègres de sous-hommes et de créatures arriérées et anhistoriques pour arriver à la génération des « enfants de la post colonie » pour qui la question de l'exil ou plutôt de la fuite semble être une mode, tout en passant par les années 1930-1940 où les chantres de la négritude ont considéré paradoxalement l'exil comme étant à la fois source d'inspiration et d'ennui et les années 1950-1960 où des écrivains réduits au silence décident de quitter leurs pays d'origine pour des cieux plus ouverts et passent donc d'un exil intérieur à un exil géographique.

À vrai dire, l'univers romanesque africain est essentiellement traversé par trois types d'exil : l'exil du personnage au sein de sa propre société défigurée par les transformations culturelles violentes consécutives à la colonisation, l'exil dans une Afrique noire indépendante qui a trahi les rêves de ses peuples et déstabilisé davantage leurs repères idéologiques, l'exil en Europe d'une génération d'écrivains expulsés de leurs pays par les pouvoirs oppressifs. Le modèle colonial de l'exil est fortement marqué par la hantise du passé, le refus de la colonisation et de ses conséquences, le refus de la ségrégation raciale, le refus de l'école européenne, la solitude, la remise en question de l'identité nègre, le refuge dans les traditions ancestrales et le retour au monde clos. Ce refus ambigu se trouve exprimé par Jean-Paul Sartre qui affirme dans sa célèbre préface à *l'Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache* que la rencontre avec la culture blanche a entraîné le Noir dans une forme d'exil très particulière :

« [Le poète noir] commence donc par l'exil. Un exil double : de l'exil de son cœur l'exil de son corps offre une image magnifique ; il est pour la plupart du temps en Europe, dans le froid, au milieu des foules grises ; il rêve à Port-au-Prince, à Haïti. Mais ce n'est pas assez ; à Port-au-Prince il était déjà en exil ; les négriers ont arrachés ses pères à l'Afrique et les ont dispersés. [...] La chance inouïe de la poésie noire, c'est que les soucis de l'indigène colonisé trouvent des symboles évidents et grandioses qu'il suffit d'approfondir et de méditer sans cesse : l'exil, l'esclavage, le couple Afrique-Europe et la grande division manichéiste du monde en noir et blanc. Cet exil ancestral des corps figure l'autre exil : l'âme noire est une Afrique dont le nègre est exilé au milieu des froids buildings, de la culture et de la technique blanches. »²

² Jean-Paul Sartre, « *Orphée Noir* », Préface à *l'Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, édité par Léopold Senghor, Paris, PUF, 1948, pp.9-10.

En 1961 Cheikh Hamidou Kane avouait dans son *Aventure ambiguë* l'ambiguïté de la situation de la personne exilée à travers l'errance et la métamorphose spirituelle et intellectuelle de son personnage Samba Diallo dont la pensée a été façonnée successivement par l'école moderne, le déplacement spatial et la découverte de l'autre et de sa vision du monde au cours de ses études supérieures en France. Or, même s'il est bien conscient de la responsabilité de l'Occident dans la destruction du socle traditionnel africain et dans l'assassinat de la culture noire, Samba Diallo refusera au bout de son chemin de renouer avec les coutumes ancestrales. Ainsi, au lieu de prier pour le Maître de l'école coranique qu'il admirait aveuglément, il se contente de se mettre debout devant sa tombe et de l'appeler en pensée :

« Maître des Diallobé, mon maître, [...], je sais que tu n'as plus de chair, tu n'as plus des yeux ouverts dans l'ombre. Je sais, mais grâce à toi, je n'ai pas peur. Je sais que la terre a absorbé ce corps chétif que je voyais naguère. Je ne crois pas comme tu me l'avais appris quand j'étais enfant, qu'Azrael l'ange de la mort, eût fendu la terre en dessous pour venir te chercher. Je ne crois pas qu'en bas, sous toi, il y ait un grand trou par lequel tu t'en es allé avec ton terrible compagnon. Je ne crois pas... je ne crois plus grand-chose de ce que tu m'avais appris. Mais l'étendue est tellement immense de ce que je ne sais pas, et qu'il faut que je croie... »³

En effet, loin d'être l'apanage de *L'Aventure ambiguë*, ce sentiment de déchirement et de flottement identitaire consécutif à la rencontre violente avec les Blancs et cette quête incessante d'un bonheur perdu ont été traités bien avant dans des romans comme *Le Fils du fétiche* (1955) de David Ananou, *Le Pauvre christ de Bomba* (1956) de Mongo Béti, *Le Vieux nègre et la médaille* (1956) de Ferdinand Oyono dont les héros respectifs ne cessent d'établir des comparaisons déroutantes entre les traditions africaines et les valeurs occidentales.

Ce sentiment d'exil, ce mal-être existentiel sera accentué par le constat que le processus de décolonisation n'a rien apporté à la société africaine. Les nègres ont trop misé sur les indépendances pour réhabiliter leur culture et rétablir leur identité altérée mais leurs rêves seront trahis

³ Cheikh Hamidou Kane, *L'aventure ambiguë*, Paris, Union générale d'éditions, 1971, pp.185-186.

par les nouveaux régimes. La désillusion, cette distance entre le réel et l'Afrique souhaitée accroîtra donc le sentiment d'isolement et de brouillage des repères.

L'espace romanesque devient donc un lieu d'errance dans une Afrique postcoloniale injuste, pauvre et violente. La désillusion est amère : les nègres damnés à perpétuité restent toujours exploités et asservis. Henri Lopès décrit dans *le Pleurer-rire* (1982) le climat asphyxiant qui conduira nombre de personnages au choix de l'exil. Le roman fait écho à bien d'autres récits montrant l'écart entre le rêve de liberté du peuple et les projets répressifs des pouvoirs en place. *Les Soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma (1968), *Le Cercle des tropiques* (1972) d'Alioum Fantouré ou *La Vie et demie* de Sony Labou Tansi (1979) nous mettent tous devant des êtres désespérés, dégoûtés et obsédés par l'idée de retrouver le charme originel de l'existence. L'exil s'exprime dans cette littérature postcoloniale en termes de marginalisation sociétale et d'opposition à un système de pensée, une vision du monde, une règle juridique, une norme sociale, un régime politique...etc. Il se manifeste à travers la douloureuse expérience du rejet vécue par des personnages errants dont le parcours renvoie souvent au périple des écrivains eux-mêmes. Les personnages du roman de l'après-indépendance ont, pour la plupart, échoué dans cette recherche d'un lien entre le passé glorieux et le présent décevant, entre les nouveaux espaces d'exil et la terre des ancêtres. C'est dans le repli, le retour au village que Fama Doumbouya, le héros emblématique des *Soleils des indépendances*, cherchera le salut. Un retour qu'il voudrait cathartique mais qui l'isolera encore davantage.

Ce trouble, cette ambiguïté sera portée bien au-delà des limites territoriales. Après Cheikh Hamidou Kane, une nouvelle génération d'écrivains africains rendra compte de son exil en Europe et tout particulièrement à Paris. Partis pour des raisons politiques, économiques ou par choix tout simplement, ces écrivains s'éloigneront des discours de victimisation adoptés par leurs prédécesseurs et feront preuve d'une gestion bien réussie de l'éloignement géographique et de la rupture avec le pays natal. Dans ce cadre, et à titre d'exemples, les héros d'Alain Mabanckou dans *Bleu Blanc Rouge* et *Les Petits-fils nègres de Vercingétorix*, de Daniel Biyaoula dans *L'Impasse*, et d'Abdouraman Waberi dans *Rift, Routes, Rail* et *Transit* adoptent de nouveaux rapports à l'Autre et à l'espace qu'il occupe. Conscients de l'ambivalence de leur situation d'exilés en constante

réflexion sur les motifs de leur immigration et les possibilités de retour, ils refusent de se soumettre à l'angoisse et décident de défier le rejet par des tentatives renouvelées d'insertion dans le nouveau cadre social qu'est Paris de l'immigration. En fait, nous sommes devant des personnages prêts à se libérer des liens communautaires pour maintenir le rêve « parisien », mais qui deviennent victimes d'un conflit interne permanent. C'est le cas par exemple de Massala-Massala qui s'est trouvé dans l'obligation de se faire procurer une nouvelle identité pour pouvoir survivre dans cette France étrangère dont il a tant rêvé quand il était au Congo.

« Avant de sortir, je ne pus m'empêcher d'avoir un ultime coup d'œil sur cette glace brisée accrochée sur le mur. Le miroir me renvoya une image dépecée et fragmentée. Un gros œil. Deux bouches. Des dents superposées. Quatre arcades sourcilières. Trois fosses nasales. Quelle importance? Je ne savais plus qui j'étais. »⁴

Quant aux personnages monénémbiens, leur conception de l'exil suggère le refus de tout enfermement dans une quelconque culture réductrice et privilégie un moi apatride et marqué par la pluralité des mondes et la perméabilité des repères. Une perméabilité qui rend possible la reconstruction de l'architecture du moi et de l'identité troublée. C'est ce que laisse entendre Noelle Burgi-Golub en affirmant que :

« [L'exil confronte le personnage à] un entre-deux qui l'oblige à se réinventer une place parmi ceux qu'il a quittés, à s'en inventer une autre et à se la construire dans l'univers de son présent, à se redéfinir dans son rapport à autrui et au monde. »⁵

Dans son analyse du thème de l'exil dans les romans de Tierno Monénembo (*Un rêve utile, Un attiéké pour Elgass, L'aîné des orphelins, Cinéma*), Claude Drevet insiste sur la notion de distance et poursuit en observant à quel point :

« vivre loin des êtres qui nous sont chers est un exil. L'exil désigne donc la distance d'un lieu ou l'éloignement de certaines personnes particulièrement liées avec nous, que ce lien soit privé ou d'ordre public. L'exil n'est pas un fait brut, mais la plupart du temps, le résultat d'une action »⁶.

⁴ Alain Mabanckou, *Bleu-Blanc-Rouge*, Paris, Présence Africaine, 1998, p.169.

⁵ Noelle Burgi-Golub, « *D'exils en émotions, l'identité humaine* », in *Les Territoires de l'identité*, Sous la direction de Tariq Ragi et Sylvia Gerritsen, Paris, l'Harmattan, 1999, p.34.

⁶ Claude Drevet, « *L'exil intérieur* », dans Alain Niderst (Textes réunis par), *L'exil*, Paris, Klincksiek, 1996, p.213.

Cela étant, l'exil ne peut donc être réduit à la seule distance spatiale ressentie par rapport à un repère géographique perdu. Il peut être traduit également par des distances d'ordre spirituel, culturel ou historique. Dans ce sens, c'est la nostalgie malade au passé glorieux des princes Dombouya et aux us et coutumes ancestrales qui font vivre Fama le prince déchu des *Soleils des Indépendances* dans un exil intérieur irritant qui finit par le jeter dans la gueule d'un caïman. Sa mort qui survient au moment où il s'apprête à traverser la frontière pour rejoindre son pays renvoie à la fin tragique qui attendait tous ces africains déçus par les régimes dictatoriaux, tous ces exilés du temps qui tentent de renouer avec un passé révolu. Or, contrairement à ce personnage kouroumien qui refuse toute réconciliation avec le présent et ses nouvelles données géopolitiques et qui se trouve condamné à la souffrance permanente à cause de son attachement obstiné au passé, les personnages de Monénémo, eux, voient leur salut dans la négation de toute sorte de liens avec les lieux et les normes sociales.

Dans un autre ordre d'idées et loin des conceptions négatives ou ambiguës adoptées par ses confrères, l'écrivaine Calixthe Beyala entretiendra un rapport très positif avec l'ailleurs qu'elle considère comme une solution aux différentes difficultés rencontrées par les Africaines : « L'exil résout beaucoup de choses [...]. L'exil me donne la liberté qui m'est refusée, l'exil me donne la parole qui m'est refusée, l'exil est ma survie. Je ne dirai pas vie, mais survie »⁷, soutient-elle. Ses personnages féminins jettent un regard très favorable sur l'espace d'accueil qui se transforme d'un lieu de solitude, d'aliénation, de bannissement, et de dépaysement à un lieu désiré et convoité qui leur permet de réaliser leur rêve d'émancipation dans les meilleurs conditions possibles. L'Afrique postcoloniale telle qu'elle apparaît sous la plume de Beyala est un enfer pour la femme. Elle est un continent maudit qui se trouve dans une impasse : « L'Afrique va de plus en plus mal. Après le paludisme, la faim, on parle aujourd'hui du sida, du virus d'Ebola. Qu'allons-nous devenir? »⁸ se demande-t-elle.

⁷ Emmanuel Matateyou, « Calixthe Beyala : entre le terroir et l'exil », *The French Review*, vol. 69, n°4, 1996, p.613.

⁸ Calixthe Beyala, *Les honneurs perdus*, [1996], Paris, J'ai lu, 2000, p.326.

L'Afrique est aussi le lieu des pratiques traditionnelles rétrogrades. C'est ce que dénoncent les deux héroïnes d'*Assèze l'Africaine* et de *C'est le soleil qui m'a brûlée* qui ont été victimes du test humiliant de l'œuf dont l'objectif est de s'assurer de leur virginité avant le mariage. Au contrôle de la virginité s'ajoute la douloureuse expérience de l'excision vécue par la majorité des jeunes filles africaines. La tradition devient, dans ce contexte social, un moyen d'asservissement et de légitimation des crimes commis contre la femme africaine qui se voit obligée, après sa lutte désespérée pour la liberté, de chercher un ailleurs plus clément. Ainsi Mégri, face aux accusations de sorcellerie et aux conditions de vie difficiles, décide d'aller à Paris pour retrouver la sérénité perdue en Afrique :

« Debout dans l'ombre violette de la porte, les bras tendus, les paumes appuyées contre le chambranle de bois, je regardais, songeuse, le paysage familier, si lourd de souvenirs. Il me fallait fuir enfin pour retrouver la sérénité. Je partirais. De mon plein gré. Pas comme une femme bannie. J'emprunterais le chemin de ces collines pour dépasser la triple servitude de l'amour, de la femme, du destin. Oui, demain j'irais à Paris... Je reconstruirais ma vie. Je bâtirais d'autres projets... »⁹

Mégri a choisi l'exil pour fuir ce mode de pensée rétrograde qui règne dans son pays et reconstruire sa vie et non pas pour acquérir un savoir scientifique ou pour faire fortune et retourner au bercail. Et pour des raisons similaires Assèze, Saïda et bien d'autres femmes décideront de partir. Il est donc à noter que la France et sa capitale, Paris, exercent une fascination sur la plupart des personnages féminins de Beyala. D'où la forte présence des discours élogieux faisant de ce pays le lieu où :

« on se vêt, s'éduque dans des nef s lumineuses des bâtiments construits de neuf, un pays de gens généreux qui t'amènent à des expositions, de savants qui jouent au golf, d'hommes d'affaires qui mangent des sandwiches, d'hôpitaux qui ressemblent à d'énormes salles de bal où le paludisme se décompose dès qu'on le touche et fond comme chocolat au soleil. »¹⁰

⁹ Calixthe Beyala, *Seul le diable le savait*, Paris, Pré-aux-clerics, 1990, p.281.

¹⁰ Calixthe Beyala, *Assèze l'Africaine*, [1994], Paris, J'ai lu, 1996, p.212.

Il en découle que l'Hexagone est un lieu de salut pour les femmes de Beyala. La France est un espace d'émancipation sociale et citoyenne pour elles. Elle est un milieu salvateur parce qu'elle permet à la femme africaine de rencontrer un partenaire compréhensif et capable de lui procurer le bonheur. Et aussi parce qu'elle lui offre l'occasion de savourer les plaisirs de la vie en goûtant à l'abandon et à la délivrance et en embrassant les théories du féminisme occidental.

En guise de conclusion, nous pouvons dire que la récurrence de la problématique de l'exil dans l'univers romanesque négro-africain francophone peut être assimilée, chez la majorité des romanciers, à un désir de s'écrire pour dire le sort de toute une société soumise à de nombreuses figures de l'exil, exil dont eux-mêmes ont fait l'expérience.

Lieu de supplice pour les personnes qui ont tout perdu de ce qui faisait leur prestige et leur bonheur, l'exil est plutôt pour d'autres personnes une occasion d'ouverture et de prise de conscience. Désormais, libérés des influences culturelles, idéologiques et sociales que l'appartenance à un espace peut exercer sur leur pensée, certains exilés africains optent pour l'adoption d'une identité cosmopolite basée sur le multiculturalisme et l'universalité des valeurs humaines et envisagent leur propre liberté au-delà des normes communautaires habituelles.



Bibliographie

- BEYALA (Calixthe), *C'est le soleil qui m'a brûlée*, Paris, Stock, 1987.
- BEYALA (Calixthe), *Seul le diable le savait*, Paris, Pré-aux-clercs, 1990.
- BEYALA (Calixthe), *Assèze l'Africaine*, [1994], Paris, J'ai lu, 1996.
- BEYALA (Calixthe), *Les honneurs perdus*, [1996], Paris, J'ai lu, 2000.
- BURGI-GOLUB (Noelle), « *D'exils en émotions, l'identité humaine* », in *Les Territoires de l'identité*, Sous la direction de Tariq Ragi et Sylvia Gerritsen, Paris, l'Harmattan, 1999.
- DREVET (Claude), « *L'exil intérieur* », dans Alain Niderst (Textes réunis par), *L'exil*, Paris, Klincksiek, 1996.
- FANTOURE (Alioum), *le Cercle des Tropiques*, Présence Africaine, Paris, 1972.
- MABANCKOU (Alain), *Bleu-Blanc-Rouge*, Paris, Présence Africaine, 1998.
- MADELAIN (Jacques), *L'errance et l'itinéraire*, Paris, Sindbad, 1983.
- MATATEYOU (Emmanuel), « *Calixthe Beyala : entre le terroir et l'exil* », *The French Review*, vol. 69, n°4, 1996, pp. 608-619.
- KANE (Cheikh Hamidou), *L'aventure ambiguë*, Paris, Union générale d'éditions, 1971.
- KOUROUMA (Ahmadou), *Les Soleils des indépendances*, Seuil, Paris, 1970.
- SARTRE (Jean-Paul), « *Orphée Noir* », Préface à *l'Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, édité par Léopold Sédar Senghor, Paris, PUF, 1948.



